

Sophie Eustache

# **Bâtonner**

**Comment l'argent  
détruit le journalisme**

{extrait}

Éditions Amsterdam  
2020

## **Sommaire**

<b>Prologue</b>	<b>II</b>
<b>1. Déposséder</b>	<b>17</b>
<b>2. Marchandiser</b>	<b>29</b>
<b>3. Numériser</b>	<b>41</b>
<b>4. Copier-coller</b>	<b>49</b>
<b>5. Couper</b>	<b>65</b>
<b>6. Censurer/Sensurer</b>	<b>83</b>
<b>7. Checker</b>	<b>97</b>
<b>Épilogue</b>	<b>107</b>
<b>Références</b>	<b>III</b>

# Prologue

Fin de manifestation contre la loi « Travail » à Bastille, le 5 juillet 2016. Un homme interpelle un caméraman, qui filme l'arrivée du cortège : « Vous travaillez pour qui ? – iTélé. – C'est iTélé », fulmine un autre protestataire. En quelques secondes, un petit attroupement se forme autour du journaliste reporter d'image. « Bolloré dégage, Bolloré dégage ! » scande-t-on, en poussant le reporter hors de la place. D'abord, ça m'énerve. Difficile de se départir de ces petits réflexes corporatistes, tellement intériorisés qu'ils prennent instantanément aux tripes. Puis, je m'interroge : avons-nous trahi à ce point le peuple que notre présence sur un événement d'intérêt public ne soit plus la bienvenue ?

Durant ce mouvement social et celui de Nuit Debout, je suis en grève un jour par semaine en moyenne. Le cortège des journalistes est relativement maigre qui défile derrière la banderole du SNJ-CGT. La profession est peu syndiquée : environ

4 500 journalistes pour 35 000 cartes de presse, bien que le taux de syndicalisation, 12 %, soit un peu au-dessus de la moyenne nationale. Face au mur médiatique auquel se heurte ce mouvement social et animés par un besoin pressant de « changer les choses », c'est le moment que nous choisissons avec deux amis, journalistes eux aussi, pour lancer un appel à témoignages auprès de nos collègues. Ce sont essentiellement des précaires qui répondent, des journalistes rémunérés à l'article et des petites mains de l'info qui enchaînent les contrats courts. Nous recevons ainsi 30 témoignages. Sept entretiens approfondis seront réalisés en complément, quatre avec des pigistes et trois avec des journalistes postés.

**Journalistes, rédacteurs, pigistes, JRI, photographes de presse, documentalistes radio, stagiaires, précaires... vous tous dont le métier est de transmettre l'information.**

Vous avez été censurés dans la rue ou par votre hiérarchie.

Vous travaillez pour un employeur qui contourne la convention des journalistes en vous imposant abusivement un statut d'auto-entrepreneur, d'intermittent... ou en vous payant en droits d'auteur.

Vous subissez une pression constante pour améliorer votre productivité (quantité d'articles à écrire, reportages à réaliser...).

Vous n'avez plus les moyens ni le temps d'aller sur le terrain.

Vous n'avez plus les moyens ni le temps d'enquêter.

Vous n'avez plus les moyens ni le temps de recouper vos informations.

Vous devez choisir vos sujets en fonction de leur potentiel d'audience.

Vous devez créer du contenu plutôt que traiter de l'information.

Vous publiez des articles non relus.

Vous avez des managers, et non plus des rédacteurs en chef.

Vous avez été témoins de suppressions de poste, de coupes dans les budgets piges et dans les salaires.

Vous avez choisi d'être pigiste et vous enquêtez des semaines pour au final être payé au lance-pierre.

Vous avez dû signer un article réécrit ou re-titré par votre chef pour être plus racoleur.

Vous n'avez pas reconnu les images ni le sens donné aux images que vous avez rapportées d'un tournage.

Vous avez eu l'impression de piétiner la déontologie de votre métier.

Vous en avez souffert.

Si vous vous sentez concernés par une ou plusieurs situations décrites ci-dessus, que vous souhaitez témoigner ou nous parler du journalisme auquel vous aspirez, contactez cette adresse : [lesjournalistesatterres@gmail.com](mailto:lesjournalistesatterres@gmail.com).

Après une licence dans une école privée de journalisme, l'Institut européen de journalisme, promotion « Yannick Bolloré », j'ai débuté le métier dans un groupe de presse professionnelle. J'y ai décroché un stage puis un CDI grâce à un piston de mes parents. J'y ai découvert le raffinement des méthodes managériales – culpabilisation des salariés, chantage à l'emploi, injonctions contradictoires... –, mais aussi la solidarité entre travailleurs.

« C'est pas un kolkhoze ici », avait rappelé à l'ordre un chef de rubrique. J'ai constaté une porosité toujours plus forte entre le service publicité, le service événementiel et la rédaction. Même les journalistes les plus réticents finissent par adopter le langage de la communication ; pas tous, mais au final, c'est ce qu'on attend de nous. Je me souviens d'un séminaire portant sur la ligne éditoriale, où l'on s'est gentiment fait chapitrer par la hiérarchie parce que nous ignorions ce qu'était un « inventaire ». Un terme marketing qui désigne l'ensemble des espaces publicitaires disponibles à la vente à un moment donné pour une période donnée. Il nous fallait « agrandir cet inventaire », c'est-à-dire produire des articles, pas tant pour informer le lecteur, mais pour ouvrir de nouveaux espaces publicitaires.

Après deux ans, j'ai donné ma démission. Je suis devenue pigiste. Le système médiatique tel qu'il est structuré est source de dilemme : travailler pour une presse indépendante qui paie au lance-pierre ou pour les journaux bourgeois, dont les tarifs sont plus élevés. J'ai fait le choix de la pige et de la précarité. Être pigiste, c'est bricoler. Bricoler avec des contrats précaires, des indemnités Pôle Emploi, des aides de la CAF, des revenus divers (de la communication, des droits d'auteur, des ateliers d'éducation aux médias, etc.) et, pour ma part, des aides familiales, quand Pôle Emploi fait des siennes... N'était l'allocation chômage, qui finit par s'apparenter à une aide officieuse de la presse, combien de pigistes pourraient se permettre de travailler sur de longues enquêtes ? Ce bricolage est un tiraillement.

Écrire un livre, ce n'est pas rentable, ça ne permet pas de vivre de son travail, de payer son loyer et de manger. Écrire pour *Le Monde diplomatique*, comme il m'arrive parfois de le faire, non plus. Mais ce sont ces travaux qui rendent supportable un métier laminé par les logiques du champ économique. *Bâtonner* est le fruit de ces bricolages et de ces négociations.

**{fin de l'extrait}**